

Des souvenirs qui déroulent.

N'Guigmi (1956-1959)

Louis Baudin (Bx 50)

Le dernier article de Borgomano me replonge dans mes souvenirs de trois ans de séjour à N'Guigmi, (1956-1959). Ceux qui ont fait la brousse s'y reconnaîtront sans doute.

Premier contact

Après le Pharo, mon ami Vedy (n° 2 du huit d'aviron à la boîte) et moi étions affectés au Niger. Nous étions à quelques mois du terrible hiver sibérien qui vit le Vieux Port pris par les glaces. À notre arrivée à Niamey il faisait 41 °C sur le tarmac. Il allait falloir s'habituer.

Le médecin général était venu nous accueillir en personne. Il s'assure rapidement que nous sommes effectivement célibataires et avons le permis de conduire ! Alors, d'un grand geste en direction de l'Est, il nous précise nos affectations : Bilma et N'Guigmi. C'est bien nous qu'il attendait ! S'en suit un bref topo, dont j'ai surtout retenu que nous mettions 700 km de dunes entre nous. Je n'ai jamais plus revu Vedy. Mon passage à Niamey ne m'a pas appris beaucoup plus sur N'Guigmi. C'était loin, personne ne s'y était jamais rendu et mon prédécesseur était parti depuis des mois. Le poste était vacant, il fallait partir. Trois jours plus tard, d'un coup d'aile en Junker jusqu'à Zinder, j'étais lâché à l'aventure.

Le voyage

Lâché, mais pas rendu à N'Guigmi. Ce fut ma première expérience africaine. Il ne restait que 500 km de route en empruntant la Transafricaine pendant la saison des pluies. Le chauffeur optimiste, m'avait juré qu'en moins de 24 heures nous serions arrivés ; mais, sans m'en douter j'avais additionné les difficultés. Le camion était un vieux tacot Renault, bourré jusqu'à la gueule d'un chargement hétéroclite surmonté, tout en haut, de 15 acrobates, « des s'en-fout-la-mort » pourtant tous arrivés à bon port sans casse. Ce n'est qu'après coup que j'ai compris l'utilité des deux aides-chauffeurs et des lourdes plaques arrimées au côté du camion.

La RN 1 que nous avons empruntée, n'avait de route que le nom. C'était en fait une piste dont la surface était revêtue (renforcée, m'avait dit le chauffeur) de lourdes nattes tressées en « herbe à élé-

phants » pour résister à l'instabilité des plaques de fechfech. Pour franchir les raidillons d'un seul trait le chauffeur devait les aborder à grande vitesse pour éviter de rétrograder ; sinon, à tout coup le revêtement céda et le camion risquait de s'immobiliser malgré la voltige des aides-chauffeurs en attente sur le marchepied qui glissaient en moins de deux leurs plaques de désensablement sous les roues pour les empêcher de patiner.

Pour éviter les passages défoncés, les véhicules suivants s'écartaient de la « route » qui peu à peu, d'écart en écart, s'élargissait bientôt sur plusieurs centaines de mètres dans un paysage complètement chahuté. Le piège était largement balisé et les difficultés repérables, mais inévitables lorsque la saison des pluies ne fait qu'augmenter l'instabilité du fechfech.

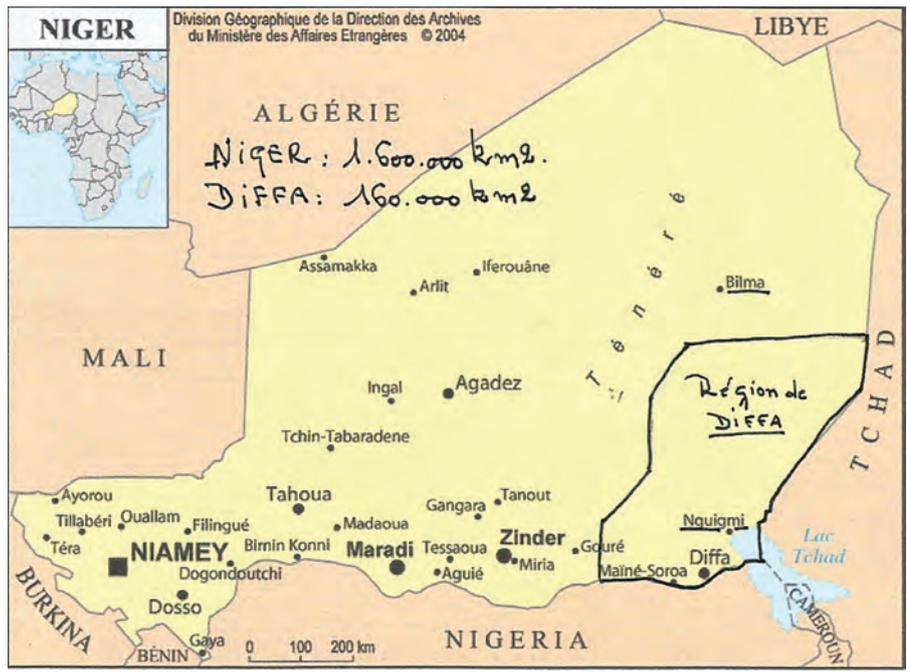
Après une heure de gymkhana, nous étions bel et bien plantés. Et plantés pour cinq jours ! Cinq jours pleins, vécus... à l'africaine. Pour sortir du trou, on était passé de la voltige au terrassement. Stimulés par l'autorité du chauffeur accroupi à l'ombre, cigarette au bec, les deux aides s'épuisaient à manier, à leur rythme, pelles et plaques. À chaque essai le moteur s'emballait, les roues patinaient et le trou s'approfondissait. Apparemment indifférents, les passagers palabraient, riaient ou jouaient aux dominos à l'ombre d'un grand arbre, en épongeant un stock de bières embarqué par un commerçant. Et « le toubab » s'efforçait de prendre son mal en patience en constatant désespérément que, de tentative en tentative le camion s'était enfoncé jusqu'au plateau. De toute évidence, il fallait décharger. Je l'avais déjà suggéré au chauffeur qui, manifestement, n'en voulait pas. Mais quand au cinquième jour, à bout de patience, j'en ai pris l'initiative, tout le monde a fini par s'y mettre, même le chauffeur contre son gré. Le camion vide s'est dégagé du premier coup... pour se replanter 150 mètres plus loin ! J'en aurais pleuré. En fin de compte nous sommes tout de même arrivés à N'Guigmi au bout d'une semaine.

Lors de mes tournées, j'ai dû bivouaquer en rase campagne de nombreuses fois et j'en garde un souvenir inoubliable. Chaque soir je cédais à la fascination de la nuit au désert, au scintillement de myriades d'étoiles dans le clair-obscur de la voûte céleste. Il faisait parfois froid à même le sol. Dans le repos d'un silence quasi compact, au-delà d'un maigre feu de camp, je percevais la présence discrète de la vie animale qui reprenait cours après la chaleur accablante, le crissement lancinant des insectes, le va-et-vient furtif des rodeurs, fennecs, chacals ou hyènes. J'étais comme écrasé par une présence dont je ressentais la proximité immédiate et j'éprouvais comme un anéantissement dans lequel je me laissais aller.

Rien de tel durant ces premières nuits en rase campagne, aucune trace d'animaux fantômes ! J'avais oublié une moustiquaire et je n'eus droit qu'aux attaques incessantes de nuées de moustiques affamés. En un rien de temps j'avais intégré les principes de base de la vie africaine, la relativité du temps et la longue patience accompagnée du sourire ; j'avais aussi compris que, quoiqu'il arrive, le chef doit rester maître à bord sans jamais perdre la face ; et, plus prosaïquement, mais de façon définitive, qu'on ne doit jamais oublier sa moustiquaire !

Ambiance. Première réaction

Où étais-je débarqué ? Il m'a semblé que c'était au bout du monde. La route s'arrêtait là au bord du lac Tchad, à 500 km de Zinder et à 1 500 de Niamey. En principe la Transaf assurait une liaison hebdomadaire, mais après ma propre expérience je n'ai pas été étonné de rester isolé des semaines d'affilée. Le Sahel, au nord, commençait dès la sortie du village : des centaines de kilomètres de dunes et de cuvettes, au nom suggestif de « Grand Erg de Bilma », s'étiraient vers Bilma, Dirkou, le Djado et jusqu'aux frontières libyenne et algérienne à plus de 1 000 km de là. Il n'était accessible qu'aux seuls méharistes. À l'Est, le



Tchad, tout proche, n'offrait aucune possibilité de liaison. Plein Sud, le lac était très présent, on n'y circulait qu'en pirogue. Le Nigeria n'était pas très loin, la frontière en était matérialisée par la rivière Komadougou sans aucun pont franchissable. Pas trace d'aéroport, il avait été submergé par une montée des eaux du lac 30 ans auparavant et n'avait jamais été remplacé (il le sera à la fin de mon séjour, de façon assez cocasse). La couverture radio, très approximative en dehors du réseau militaire, décourageait les meilleures volontés d'écoute. Sur place, le monde sociable se réduisait au Commandant de Cercle et à l'encadrement de la garnison, une dizaine « d'expat », tous célibataires. Il y avait aussi, perdu là, un ancien sous-off qui tenait l'épicerie du village. Enfin, le poste était vacant à mon arrivée, le prédécesseur parti depuis des mois.

Ce n'est que petit à petit que j'ai pris conscience de tout ça. Mais, c'est sûr, que les premiers jours j'ai eu le sentiment d'être fait comme un rat en réalisant que N'Guigmi était vraiment le fin fond du bout du monde, isolé (ou protégé ?) par la distance et le sable, recroquevillé et replié aux dimensions de... N'Guigmi.

Pour ne donner qu'un exemple, on comprend mieux que, plus tard, personne à N'Guigmi n'ai saisi la portée des événements de 1958. La France, l'Algérie, Niamey, tout était à mille lieux, à l'autre bout du monde. L'actualité et l'intérêt restaient pour nous concentrés sur et autour de N'Guigmi devenu le nombril de notre monde.

J'aurais dû être effrayé. Mais la jeunesse, l'attrait de l'inconnu, la chaleur de l'accueil, la mise en train rapide, le travail qui accroche aussitôt, tout m'a poussé vers une adaptation rapide. J'ai été conquis. Je suis tombé dans la

marmite sans plus aucune réflexion sur les conséquences de cet éloignement dont je ne prendrai effectivement conscience que trois ans plus tard, en me réhabituant aux chaussures et en reprenant le chemin des études. Sur le moment, au contraire, j'ai adhéré avec enthousiasme à l'ambiance africaine qui désormais rythmait ma vie. J'avais trouvé la soupape dans le travail et une fois adapté et cadré, c'est en fonction du travail que j'ai vécu. Tout ce dont je me souviens ici, je l'ai vu, vécu, apprécié au travers du travail et de mes contacts avec les Africains. C'est tout ce que j'ai aimé ; et le temps n'a pas duré puisque j'ai rempli pour six mois en fin de séjour. Au fond, on n'était pas si mal puisqu'en contrepartie de la distance on bénéficiait d'une grande autonomie. La hiérarchie semblait nous ignorer et se contenter du rapport annuel (à ne surtout pas laisser traîner) ; en trois ans, je n'ai vu de médecin-inspecteur qu'une seule fois, en fin de séjour, à peine durant un quart d'heure, à l'occasion de l'ouverture du nouveau terrain d'aviation qui coïncidait avec la première évason. Mais aujourd'hui, avec le recul, je suis sûr qu'inconsciemment, sans expérience et avec beaucoup de naïveté, c'est moi qui m'étais foutu dans la peau du petit chef !

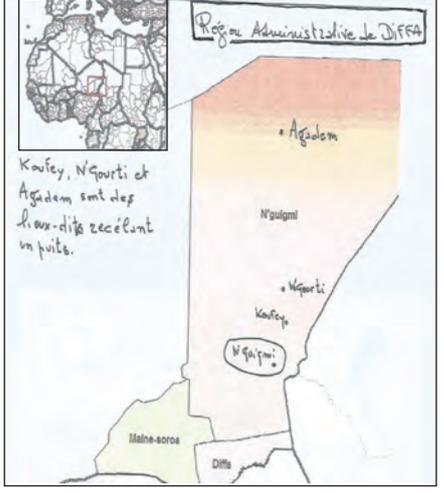
Les activités

(Ou, pourquoi le temps est vite passé). J'étais effectivement très sollicité. Militaire, je devais m'occuper de l'infirmerie de garnison, superviser les deux goums de méharistes en nomadisation dans le Grand Erg et le peloton à cheval patrouillant sur la frontière nigériane ; soit près de 150 tirailleurs dispersés dans la nature. Civil, j'étais détaché comme médecin des Circonscriptions médicales de N'Guigmi et de Maïné-Soroa ; sans titulaire

depuis plusieurs mois à mon arrivée, elles le resteront à mon départ.

Dans ma tête, cette énumération ne prenait pas encore en compte « le terrain », les distances, les espaces, l'immensité et les kilomètres qu'il faudrait avaler. J'étais inconscient de l'énormité de la tâche. Ce n'est que plus tard, bien plus tard que j'ai eu une carte sous les yeux. « Mon » territoire correspondait à la région administrative actuelle de DIFFA (à l'époque un patelin moins important que N'Guigmi), soit une superficie de 160 000 km² (le 1/10^e du Niger) et 500 000 habitants actuels qui, à l'époque, devaient bien être 45 000.

Et, j'étais seul. Pas de passation de service, pas de consignes, tout à improviser. Mais il était évident qu'il fallait être un peu partout à la fois, à N'Guigmi et sur ce terrain. Par nécessité, je serai deux à trois semaines par mois en brousse.



La base arrière

Malgré (ou à cause ?) de son éloignement, N'Guigmi occupait une position stratégique à la croisée du Sahel, du Nigeria et du Tchad ; c'était depuis très longtemps un centre névralgique qui contrôlait un fort courant d'échanges Nord-Sud. Le va-et-vient des troupeaux de bœufs et des caravanes de chameaux, le trafic de poisson séché, de dattes, de mil et de sel remontaient jusqu'aux oasis d'Agadez et de Bilma et même jusqu'en Libye pour se terminer dans le nord Nigeria. En conséquence, ce gros bourg de moins de 2 000 habitants à l'époque s'était retrouvé flanqué d'une Résidence de Commandant de Cercle, d'une Garnison... et d'un important dispensaire. Ma vie en base arrière allait tourner autour de ces trois pôles.

Exit la Résidence. Pour n'en avoir jamais été un familier, je ne garde que peu de souvenir des trois commandants de Cercle qui s'y succédèrent : quelques réceptions, la célébration inévitable du 14 juillet et le méchoui pantagruélique des Anciens Combattants qui

suivait la prise d'armes (un mouton pour 4 hommes). En fin de séjour, on allait même jusqu'à essayer d'éviter les invitations du dernier Résident débarqué, en plein milieu de célibataires, avec une femme et une fille à marier. Par contre, on profitait des services de la Résidence et on ne s'en plaignait pas. Qui refuserait l'eau courante ? En l'occurrence, deux vieux fûts d'essence installés sur le toit, une pompe à main bricolée et... une corvée de prisonniers dont c'était la sortie journalière. Le « camion-citerne » : une carriole et un bourricot. Les fûts sur le toit étaient évidemment censés protéger du soleil, mais l'eau ne descendait jamais au-dessous de 40° C ; ce qui abrégait le temps de la douche. J'avais des contacts réguliers avec les gardes-cerclés qui m'accompagnaient en tournée. Leur tenue (chèche, saroual et gandoura, le fusil Lebel et sa cartouchière en bandoulière) et leur allure déterminée leur donnaient beaucoup d'assurance et d'autorité, que les populations reconnaissaient rapidement lorsqu'ils faisaient claquer sans retenue la très longue chicote dont ils étaient équipés. Sans eux, leur connaissance du terrain et leurs chameaux, les tournées auraient été impossibles.

J'étais plus proche de la garnison. C'était en fin de compte le milieu qui avait accueilli (avec quelle chaleur !) le jeune blanc-bec qui débarquait et l'avait initié à la vie africaine. Aussi bien au peu de vie « de société » offert, qu'au comportement en tournée ou à la survie en brousse... Mais aussi, plus prosaïquement, à la découverte déroutante des objets usuels qui restent pour moi symboliques de la vie en Afrique : l'impressionnante capacité des verres et l'aspect saugrenu des bouteilles de Seltz grillagées rechargeables par capsule, indispensables à la préparation du sacro-saint gnac-gaz tiédasse qui tenait lieu de whisky ; ou encore, comment traiter avec la lampe Petromax et le frigidaire à pétrole dont la manipulation rituelle (alimenter, pomper, régler la hauteur de la flamme ou l'équilibre du frigo) demandait des trésors de patience pour de piètres résultats. Combien de manchons de lampe bousillés ! Jamais plus qu'un soupçon de fraîcheur avec le frigo, et encore, grâce à la superposition d'une couverture régulièrement humidifiée par le boy. Durant trois ans, j'ai définitivement oublié ce qu'était un glaçon. De toute ma vie, je n'ai jamais plus retrouvé nulle part un dernier équipement, hérité de mon prédécesseur : un lit en fer forgé à roulettes avec ciel de lit tenant lieu de support de moustiquaire ; le tout posé sur rails et doté d'un système de treuil. Cet ensemble impressionnant, permettait de gagner la terrasse sans sortir du lit lorsqu'on suffoquait dans la chambre après l'arrêt du groupe électrogène et de l'énorme ventilateur à pales. Sans grand bénéfice, puisqu'en saison il faisait aussi chaud dehors et qu'un drap humidifié séchait en dix minutes. Le soir, c'est le groupe qui donnait ainsi le tempo. Les

soirées ne se prolongeaient en dégagements que lors de la descente du peloton monté ou des méharistes, deux fois par an. Et ces purs et durs raccourcissaient leurs séjours, au motif très sérieux (?) de ne pas altérer l'épaisseur de la couche cornée de leur plante de pied au contact de l'eau des bains ou des douches qui leur étaient alors accessibles.

Le plus clair de la journée se passait au dispensaire, à l'entrée du village.

Ses vastes locaux abritaient les consultations de médecine-maternité-dentisterie-chirurgie-pharmacie... je pense ne pas en avoir oubliées. Sans prétendre être un hôpital, ces locaux offraient cependant hébergement et dotation repas à une dizaine de malades.

Les bâtiments entouraient un large espace sablonneux qu'animait en permanence le regroupement des nombreux consultants : les femmes avec leurs enfants au sein ou crochés dans le dos bavardaient en gardant un œil sur l'agitation des petits frères, les hommes palabraient en groupe, ou encore les nomades à la silhouette fière et sombre patientaient accroupis auprès de leurs montures (chameaux, chevaux ou ânes) baraquées près des « cuisines », de simples feux de bois où les accompagnants laissaient mijoter la soupe des hospitalisés (le sempiternel mil sauce feuilles de baobab).

Le tableau était vivant, haut en couleur et... très bruyant.

Seuls les vrais malades attendaient en silence. Le tri préalable que l'infirmier major effectuait avec beaucoup de discernement, et un peu de copinage, leur permettait d'accéder à la consultation qui, vu leur nombre élevé, leur était réservée. Ils étaient vus, traités et, si nécessaire admis. Un infirmier se chargeait de l'écoute des autres consultants qui se voyaient gratifiés par la distribution et la prise immédiate de potions dont la superbe gamme colorée valorisait les vertus thérapeutiques. Sept infirmiers et une matrone faisaient avancer le tout.

À l'arrière du dispensaire, le village lui-même s'étalait depuis le casernement jusqu'aux rives du lac, dans un labyrinthe de cases en banco, en tôles ou en paille, regroupées le long d'une large trouée sableuse (pompeusement nommée « les Champs Élysées »). Toute sa vie et son activité étaient effectivement branchées sur le lac. À première vue, le lac n'était guère impressionnant, des îles végétales, assez étendues, en barraient l'horizon à peu de distance. Mais, quelle animation sur ses rives ! C'est au lac qu'on se lavait et qu'on lessivait ; c'est du lac qu'on ramenait l'eau pour la case, la cruche sur la tête ; c'est dans le lac que tous les enfants s'ébattaient en se baignant à longueur de temps ; c'est à proximité du lac qu'on palabrait sans fin autour du marché ; c'est de là que, dans le silence du soir venait

la voix du muezzin ; c'est là que, la nuit tombée, les « griots » tenaient spectacle au son aigret de la flûte et du tam-tam.

Le lac était si poissonneux que les vieux qui déambulaient sur la rive en projetant mécaniquement leur lance tous les trois pas sans rien viser pouvaient retirer un poisson.

La pêche était d'ailleurs l'activité essentielle. En permanence, on pouvait repérer sur le lac une dizaine de grandes pirogues en papyrus (les kaddéis), et presque toutes les cases étaient ornées de guirlandes de poissons séchés. L'odeur ambiante ne laissait aucun doute sur ce commerce florissant qui se continuait vers l'intérieur et le Nigeria. Sur place, on se régalaient de délicieux poissons capitaines.

Bien sûr, pas d'eau sans moustiques, par nuées entières ils attaquaient dès la tombée du jour. Lors des tournées, ils obligeaient à se réfugier dare-dare à l'abri d'une double moustiquaire où le coucou (le « cook » ou cuisinier) servait le repas. Dans l'eau était aussi la bilharziose, le fléau auquel personne n'échappait, même pas les médecins. Mais, allez résister à un bain, même tiédasse, après la chaleur de la journée. Le lac Tchad est connu comme un point de convergence des oiseaux migrateurs. Et la saison venue, le spectacle était prodigieux. Aux abords mêmes du village, les rives grouillaient littéralement d'oies, de canards, de grues... de toutes tailles, de toutes sortes, de toutes espèces, au sol, en l'air, dans l'eau, piaillant, caquetant et se délestant à qui mieux mieux, dans un rassemblement d'une densité exceptionnelle et dans un remue-ménage assourdissant. Les oiseaux gavés de mil devenaient peu farouches et ne s'envolaient que péniblement. Une fois en l'air, certaines espèces se révélaient d'une envergure impressionnante : plus d'un mètre pour un canard « armé » tiré pour la popote de l'équipe de tournée. Et, si tout disparaissait du jour au lendemain, le lac restait cependant un fameux terrain de chasse aux canards !

Au-delà de N'Guigmi

« Le terrain », recouvrait un quadrilatère-rectangle d'approximativement 350/550 km (de 160 000 km² !), comprenant deux zones très nettement différentes où vivaient 40 à 45 000 personnes. La zone sud, qui longeait les bords du lac Tchad et la frontière du Nigeria, était une zone de forêt-galerie ou de steppe arbustive, relativement plate. Les haoussas, kanouris et boudoumas qui l'habitaient étaient des sédentaires regroupés en villages. La pêche était prépondérante autour du lac. On y retrouvait également les troupeaux des éleveurs boudoumas dont les bêtes se caractérisaient par leurs cornes différenciées en flotteur, deux gros ballons de rugby qui leur facilitaient la nage jusqu'aux îles. Plus à l'intérieur, l'agriculture se limitait à la



Vache Kouri.

monoculture du mil. L'ensemble de cette zone sud était d'accès facile en jeep Land-Rover, en dehors de la saison des pluies. La zone nord c'était le Sahel, du sable, des dunes et des cuvettes depuis le lac Tchad jusqu'à la frontière libyenne 1 000 km plus au nord. C'était la zone des nomades Toubous ou de rares Arabes, un terrain où le chameau était roi et où les hommes suivaient les bêtes qui suivaient le pâturage. On s'y heurtait à un terrain d'accès difficile qui nécessitait le véhicule tout-terrain ou le chameau. Entre les populations du sud et du nord, débordant peu au nord, nomadisaient les Peuhls bororos. Ils se déplaçaient par familles isolées derrière leurs troupeaux de grands bœufs sombres aux longues cornes en forme de lyre et ne se rassemblaient qu'une fois par an à l'occasion des mariages. Une simple natte tressée leur suffisait comme abri. C'étaient, de toutes les populations, les plus difficiles à approcher. Sédentaires ou nomades, toutes ces populations n'avaient accès qu'aux deux seuls dispensaires de N'Guigmi et de Maïné-Soroa. Elles s'y déplaçaient malgré les distances et les difficultés du terrain. Cette couverture médicale était forcément très imparfaite. Les tournées étaient donc indispensables. Qu'elles soient de vaccinations (variole, fièvre jaune) ou de surveillance du personnel militaire, elles comprenaient systématiquement un volet consultations et soins des populations qui, cependant, ne remédiait qu'en partie à l'insuffisance de la couverture.

Deux régions différentes, deux ambiances différentes lors des tournées

Le sud était accessible en Land-Rover... même largement surchargée. On ne pouvait jamais partir à moins de cinq : le chauffeur, un infirmier, un garde-cercle (l'autorité, assurant aussi le ravitaillement en gibier), et l'indispensable coucou (le cuisinier). Un beau bric à brac encombrait le plateau arrière. Les cantines matériel et médicaments, la caisse-popote, les couchages, les jerricans réserves... Les ressorts étaient pliés. Mais la piste était facile et distrayante ; on y faisait la course à pleine vitesse avec les autruches qui à tout coup, en accélérant, nous doubleraient d'un bref crochet au ras du capot et s'arrêtaient

pour nous faire la nique ; on stoppait net pour tirer une outarde (de l'année si possible) ou un phacochère peu farouche ; au détour d'un virage, c'était plusieurs centaines de pintades qui s'envolaient sans qu'on ait le temps de tirer ; plus loin, des dizaines de grues couronnées à fière allure ou des gazelles soudain en éveil semblaient nous défier ; on croisait ou doublait d'impressionnants troupeaux de bœufs peuhls en transit vers les marchés nigériens ou vers un point d'eau, des centaines de bêtes emmenées par un seul homme. Ce berger, seul à pied devant son troupeau, était toujours impressionnant par son allure et son port, la lance à la main ou son grand sabre en travers arrière du cou, sous un grand chapeau conique.

On pouvait même, tomber sur les éléphants. Ces éléphants étaient la singularité du coin ; un troupeau arrivé là on ne sait comment. Ils étaient rassemblés dans un écosystème adéquat, limité aux rives du Tchad dont ils ne pouvaient guère s'éloigner. Il leur était bien arrivé de traverser une nuit le village (en réveillant tout le Landerneau), pour revenir rapidement sur leurs pas. À quelques kilomètres du village ça restait une attraction dont le comportement était garanti ; lorsqu'on débouchait sur un éléphantéau et sa mère en travers de la piste, on était prié de respecter la priorité, sous peine de se faire charger.

Dans les villages, la consultation se tenait dans la case de passage, une pièce nue en banco, envahie de jeckos assoiffés qui n'hésitaient pas à se désaltérer directement au jet lorsqu'on pissait contre le mur. La population se rassemblait d'elle-même lorsque l'équipe se présentait. Par contre, c'était une autre affaire lorsque, lors des campagnes de vaccination, on pistait une à une les familles bororos écartées loin les unes des autres. Notre arrivée provoquait à tout coup la débandade : femmes, enfants et même les hommes, tous essayaient de s'enfuir. Notre

seule chance reposait sur l'intervention du garde. S'il avait été assez rapide pour crocher un adulte ou un enfant il fallait avoir la patience d'attendre que le reste de la famille revienne.

Au menu, midi et soir, avant de plonger sous la moustiquaire, le poulet « crapaudine » au piment dont il ne fallait pas se lasser.

Dans le Sahel, tout était différent

En véhicule ou à dos de chameau, la tournée était à chaque fois une expédition tant le terrain y était hostile et la fatigue pénible. Du sable et encore du sable, étalé en longues étendues monotones où de larges cuvettes cernées de dunes se succédaient, se répétaient, l'une après l'autre et semblaient n'en plus finir La répétition du même aspect, les mêmes hautes touffes d'herbe ligneuse et les mêmes rares arbustes rabougris donnaient une impression d'immensité désolée qu'accroissait la distorsion de la perspective, faussée par l'intense surchauffe du plein soleil. L'arrière-plan, la dune d'en face, semblait s'éloigner, se situait loin, toujours plus loin lorsqu'on avançait à pied depuis des heures. Les kilomètres et les kilomètres s'enchaînaient, sans aucune trace de vie autre que celle laissée par les pieds des chameaux. De temps à autre on croisait une caravane ou un chamelier isolé ; parfois la silhouette d'une gazelle ou d'une autruche se profilait en haut d'une dune ; mais ces rencontres ne suffisaient pas à effacer la forte impression de vide et de solitude qui ne cessait qu'au débouché d'un campement ou d'un puits. Inévitablement arrivait alors la question : « *Le puits, c'est encore loin ?* ». Et, pour ne pas décourager le toubab abruti de fatigue, le guide, qui pourtant connaissait la distance, répondait invariablement : « *La prochaine cuvette, patron* ».



Sur ce terrain difficile, le power-wagon et ses plaques de désensablement remplaçaient la Land-Rover sans réduire pour autant tous les problèmes. Malgré les 6 roues motrices, le franchissement des crêtes restait difficile, surtout quand la surchauffe du moteur entraînait du « vapor-lock », c'est-à-dire la vaporisation de l'essence avant son injection dans le carburateur, ce qui était fréquent. Pour franchir les crêtes, on avait alors recours aux plaques en même temps qu'on perfusait directement au carburateur l'essence d'un jerrycan en équilibre sur le moteur. Ce qui me donne aujourd'hui l'image d'un tirailleur calé sur l'aile avant pour maintenir le jerrycan et son tuyau, tandis que, dans le même temps, deux de ses copains s'épuisent à manœuvrer les plaques. Une fois la manœuvre enclenchée, il fallait la répéter 4 ou 5 fois, jusqu'en haut de la crête et rester prêt à remettre ça à la crête suivante.

À ce régime, la réserve d'essence s'épuisait autant que les hommes ; la consommation atteignait des chiffres faramineux, jusqu'à 100 litres aux 100 km en saison humide quand les traces du véhicule pouvaient atteindre 10 à 15 cm de profondeur. C'est d'ailleurs pourquoi, le plus souvent, on empruntait le chameau. L'ambiance était alors toute autre, sans aucune difficulté de terrain ; le chameau passe partout dans le sable, allonge le cou en peinant dans la montée ou freine du train arrière dans la descente. Encore faut-il que les bêtes soient en forme. Un chameau en forme est toujours impressionnant. Très haut, le poitrail large, il s'en dégage une impression de puissance. Il suffit de voir un grand mâle en rut tourner autour d'une femelle en chaleur, agitant haut la tête, blatérant et bavant en soufflant de sa gueule béante un volumineux goitre violacé, le voir se précipiter sur les autres prétendants pour les mordre. À la puissance s'ajoute une dangerosité évidente qui incite à se tenir prudemment à distance ; la morsure d'un chameau entraîne toujours une plaie délabrée et surinfectée. Avec ces chameaux-là, les goums nomadisaient jusqu'à la Libye à plus de 2 000 km A/R.

Mais, la même bête peut être fragilisée par un mauvais entretien, par les parasitoses ou encore les blessures de selle qui résistent au goudron, aux mouches et à la vermine. En mauvaise condition, tout en os, relégué sans bat en queue de caravane, il avance péniblement, s'arrête et ne repart que sollicité par les encouragements appuyés du garde. La bête peut même finir par s'arrêter et s'effondrer pour ne plus se relever malgré l'intervention énergique du garde qui, en dernier ressort, y va de la touffe d'herbes sèches enflammées passée sous le ventre ! Rameutés par un sixième sens, les charognards qui suivaient depuis plusieurs jours en larges cercles de plus en plus proches, finissaient par se poser



à proximité prêts à la curée aussitôt la bête achevée.

La plupart du temps, c'est avec de telles bêtes qu'il fallait faire.

En tournée, la tenue était toujours la même, et ce n'était pas un luxe pour résister à la chaleur qui imposait le chèche, la courte vareuse et le saroual. On adoptait aussi très rapidement le port des takalmis. C'étaient de très larges sandales dont la surface débordante protégeait du sable brûlant, et des « takalmis de lapin ». *Qu'ès a co ?* D'où sortait cette analogie ? C'était de la graine d'épineux enfouie dans le sable, plate et grande comme une pièce de vingt centimes, garnie de 3 spicules agressifs sur l'une de ses faces. La douleur était telle qu'il suffisait d'avoir marché dessus une seule fois pour adopter les takalmis sans plus se poser de question. D'expérience, quel que soit le chameau il est toujours aussi hasardeux d'y grimper ou d'en descendre, tant il se dresse ou baraque énergiquement et à sa guise. Une fois calé, ça remue énergiquement les vertèbres, mais on se laisse aller au balancement du long pas souple de la bête. Les ennuis reviennent lorsqu'on essaye de prendre le trot. Et pourtant, « à dos de chameau » me paraît encore maintenant un euphémisme, tant la règle, non dite mais admise et suivie par tous, voulait que, même en bonne forme, le chameau soit ménagé et jamais surchargé : le minimum indispensable, la « gerba » pleine à ras et l'équipement minimal. Le poids du passager était toujours de trop. En pays toubou, seules les femmes restaient en selle et on ne montait en selle que pour arriver aux campements, question de face.

On passait donc devant en tirant la longe des heures et des heures. Environ 8 heures par jour, de très bon matin et le soir ; jusqu'à l'abrutissement, toujours en manque d'eau. Pour se ne pas se déshydrater, on buvait 7 à

8 litres par jour. Mais quelle flotte ! De l'eau de puits ramenée d'une quarantaine de mètres de profondeur, qui prenait rapidement la température ambiante et conservait un goût *sui generis* exécrable que renforçait le « rafraîchissement » dans la gerba en peau de chèvre qui ajoutait le goût de cuir à celui du natron, rien que de l'eau et du sel. Une canette de bière chaude vous explosait à la figure dès l'ouverture, et l'alcool à ces températures prenait lui aussi un effet détonant.

Durant les heures les plus chaudes (pouvant dépasser 40° C), une longue halte s'imposait, à « l'ombre » d'un gommier. Sitôt arrêtés, sans âme qui vive, à des dizaines de kilomètres du premier campement, les mouches étaient là, innombrables, petites, noires, insistantes, collant aux yeux, impossibles à chasser. Avec elles rappliquaient parfois des dizaines de tiques affamées, venues d'on ne sait où, attirées par le sang ! On était alors condamné à ne plus bouger du lit picot dont les pieds avaient été placés dans des boîtes de conserve pleines d'eau. Les tiques se retournaient sans aucun doute contre les chameaux. L'accueil dans un campement effaçait la fatigue du chemin. La tradition voulait que nous arrivions au grand trot, une allure que ni la bête ni le cavalier n'appréciaient. Et la bête se charge de le faire savoir au cavalier. Quel boulot pour conserver l'équilibre et la face !

Sans avoir jamais programmé notre visite nous étions toujours attendus pour avoir été repérés depuis plusieurs heures à notre insu. Toute la population nous attendait. Les enfants accompagnaient la course des montures, les femmes tapaient des mains en poussant des youyous stridents, les hommes battaient le tam-tam et la fête pouvait reprendre le soir, autour d'un méchoui.

Les campements, toujours rigoureusement identiques, étaient la cellule de base de la

société Toubou : une soixantaine de personnes apparentées s'abritaient dans 5 ou 6 cases de nattes, plantées au creux d'une cuvette. Longues et basses, largement ventilées, au toit arrondi, elles étaient conçues pour résister aux tornades de vent de sable.

Durant la chaleur de la journée rien ne bougeait : quelques chèvres et de très rares vaches immobiles dans le coin d'ombre des cases, quelques chameaux entravés ruminèrent superbement indifférents, des volailles étiques couraient à toute allure d'une ombre à l'autre pour éviter la brûlure du sable surchauffé.

Les troupeaux (chameaux, chèvres et quelques vaches) étaient à distance, dispersés sur les « pâturages » sous la garde de bergers isolés. Le « pâturage » reste vraiment la préoccupation n° 1 du Toubou... et un mystère pour moi qui n'ai jamais été foutu de le distinguer des touffes d'herbe sèche qui me paraissaient être la seule végétation de toute dune normale.

Presque tout le monde, malade ou pas, profitait de la consultation. En saison des pluies, dans ces populations non immunisées, j'ai rencontré de véritables explosions épidémiques de paludisme. La quasi-totalité des personnes du campement était couchée, grelottante de fièvre. En saison froide (lorsque la température oscille entre 3 ou 4 degrés la nuit et plus de 35 le jour) j'y ai traité des pneumopathies sévères (le souffle tubaire !). La distribution de quinine ou la pénicilline faisaient alors miracle pour la réputation du toubib.

Les puits étaient toujours à bonne distance du campement, une dizaine de kilomètres ou plus. Il fallait obligatoirement s'y rendre car c'était toujours un lieu de regroupement.

C'était une autre caractéristique sociale toubou puisqu'il rassemblait dans son périmètre plusieurs clans non apparentés et que son usage faisait l'objet d'un consensus entre eux.

Toujours situé dans un fond de cuvette, entouré d'acacias maigrelets, il regroupait en



nombre les troupeaux et les bergers des pâturages voisins et assurait l'approvisionnement en eau des campements installés dans un rayon de 15 à 20 km.

Son appareillage était rudimentaire : une margelle et un abreuvoir cimentés, surmontés d'une superstructure en branchage supportant une poulie en bois. La largeur de l'orifice d'un puits artisanal dépassait à peine la largeur d'épaules du puisatier qui l'avait foré et structuré à l'aide de longues racines de gommiers, sur une profondeur moyenne de 40 m.

Tout autour, régnait une activité intense, un attroupement regroupant bêtes et gens.

Femmes et enfants attendaient au pied de leur cruche avant de reprendre le chemin du campement à 15 km de là. Une foule de vaches, d'ânes, de chameaux et de chèvres manifestaient leur impatience en bramant, beuglant et bêlant à qui mieux mieux en s'efforçant d'échapper au contrôle des gardiens « bellas » qui les contenaient difficilement à grands coups de gueule et de trique.

À la manœuvre, pour assurer la noria, soit le va-et-vient d'une vache, soit les efforts

d'un Bella noir pas toujours volontaire pour remonter de 40 mètres, des heures d'affilée, une outre pleine à ras bord de 25 à 30 litres d'eau saumâtre que les bêtes se bousculaient pour écluser avec avidité. La légende courait et racontait que ces Bellas noirs provenaient d'anciens Rezzous ou en descendaient. Elle ajoutait même que, repris après une tentative d'évasion, on les dissuadait de recommencer en leur fracturant les tibias ou en leur sectionnant les tendons extenseurs des mains ! Ce qui, en pratique, les laissait effectivement aptes à leur fonction première : remonter l'eau du fond des puits. Cette légende qui aurait pu cadrer avec le caractère et le comportement des Toubous était de l'histoire ancienne ; allez la vérifier ! Pourtant, les infirmiers ne s'éloignaient guère la nuit venue.

En forme de conclusion

N'Guigmi compte maintenant plus de 40 000 habitants, un hôpital, un collège et un Préfet de région qui a remplacé le Commandant de Cercle. Et sans doute un aéroport moderne.

Le lac Tchad, en voie d'assèchement, s'est retiré à plus de 100 km.

Les incursions de Boko Haram ravagent la région.

N'Guigmi en 1956-1959 c'était le bon temps. Le puits était toujours dans la cuvette suivante.

